



# Séquence

## Échappée musicale

[00:33:04 – 00:37:47]

Presque exactement à la moitié de *High School*, Wiseman suspend l'enchaînement sans répit des situations disciplinaires en mettant en scène un cours d'anglais consacré à une chanson de Simon et Garfunkel, «The Dangling Conversation», sortie en 1966, qu'il s'agit également d'étudier en tant que texte littéraire. Surgissant après une scène de musculation chronométrée au gymnase, le thème et le registre poétique de cette séquence font planer un doute persistant sur le bien-fondé des valeurs strictes de l'institution.

### ● Adoucir la hiérarchie

L'ouverture de la séquence ne rompt pas d'emblée avec la construction formelle d'autres séquences de cours. Alors que l'enseignante présente les artistes, les consignes pour l'analyse du poème et le déroulement de l'exercice proposé, la caméra saisit à distance ses mains [1] et son visage, de trois quarts, en gros plan, dans une très légère contre-plongée [2]. Par de rapides mouvements latéraux, l'enseignante est aussi reliée au tableau noir sur lequel sont inscrits les termes qui guideront l'analyse [3]. Ce n'est que lorsqu'elle entame sa lecture [4] qu'un cut donne à voir un rang d'élèves, écoutant avec une apparente passivité [5].

Cette première partie rejoue donc la mise en scène hiérarchique des autres situations d'enseignement : par son corps et sa parole, l'enseignante surplombe les adolescents, muets, tassés sur leurs chaises. Pourtant, la douceur de cette jeune professeure de littérature et son choix de travailler sur une œuvre récente confèrent d'emblée une autre tonalité, bienveillante et authentique, à sa manière de s'adresser aux élèves.

### ● Puissance critique de la parole poétique

Alors que l'enseignante poursuit sa lecture, le découpage se fait plus souple et amène celle-ci à partager le champ avec ses élèves. Un plan élargi fait en effet retour sur la jeune femme debout, mais celle-ci apparaît désormais moins imposante, plus petite au second plan, tandis qu'au premier plan apparaissent les têtes de plusieurs adolescents [6]. Quand la caméra (toujours un peu tremblante dans ses prises au téléobjectif) zoome de nouveau sur son visage, la durée du plan permet d'insister sur la générosité de son adresse, dont témoigne le soin qu'elle met à poser régulièrement le regard sur son auditoire au fil de la lecture [7]. Suit un zoom arrière accompagné d'un balayage latéral qui permet de parcourir les rangs de la classe, où les élèves apparaissent maintenant penchés avec implication sur le texte [8]. Enfin, une série de gros plans, en faible profondeur de champ, sur des visages concentrés permet de faire exister des individus au sein du groupe : plusieurs profils nets se distinguent tour à tour d'autres visages laissés dans le flou à l'avant ou à l'arrière-plan [9].

À l'inverse des principes idéologiques assésés comme des vérités par d'autres représentants de l'autorité, qui dénie aux élèves leur capacité de penser par eux-mêmes, la mise en scène de la parole poétique la donne à éprouver comme créant un espace commun où la subjectivité de chacun et chacune respire, se déploie. Le poème résonne lui-même comme la remise en question d'une certaine parole maîtrisée, convenue : « Nous disons ce qui importe avec les mots qu'il faut. »

### ● Un courant de rêverie

Une fois la lecture du poème achevée, l'enseignante rappelle l'enjeu de l'analyse de la chanson qui va suivre : « Remarquez comment non seulement les figures de style renforcent le thème, mais aussi le rythme et les mélodies. » Elle est alors saisie en plan moyen [10], puis un zoom resserre le cadre alors qu'elle s'apprête à mettre en marche le magnétophone. Les bandes magnétiques se mettent à tourner et l'enseignante sort du champ alors que le morceau commence. Suit une série de gros plans sur les bandes [11] : leur mouvement circulaire, hypnotique semble opérer un glissement de la réalité vers un état de rêverie, en même temps que s'élève la voix du chanteur. Un gros plan, cette fois en grand angle, du visage en contre-plongée de l'enseignante nous la donne à voir à la fois émue et satisfaite, laissant son regard parcourir librement la classe [12]. Puis, en contrechamp, les rangs d'élèves sont montrés en plan large [13] avant que ne reprenne l'enchaînement de leurs profils en gros plan, certains concentrés sur le poème [14], d'autres les yeux dans le vague [16], ou avec un léger sourire. Cette écoute collective est filmée comme une expérience qui abolit la hiérarchie entre enseignante et élèves.

Si la musique apparaît tel un courant qui se propage dans l'air, autorisant le découpage de la séquence lui-même à dériver, un plan se distingue par sa portée discursive : alors que les voix chantent « nous sommes des vers sans rythmes », la caméra s'arrête sur la montre d'un élève [15]. Le montage entre voix et image semble ici symboliser l'écart entre la vision souple de la vie proposée par le poète et celle, artificiellement réglée, de l'institution.

### ● Tentative d'échappée et retour à la réalité

La séquence se poursuit très librement, comme si le regard du film s'autorisait à embrasser une forme d'expression poétique mise en jeu par le cours de littérature. La chanson de Simon et Garfunkel, d'abord en son *in* au sein de la classe, s'autonomise pour devenir pendant quelques instants musique extradiégétique. La caméra quitte sa position fixe, sur le côté de la classe, pour se retrouver, par la magie d'un *cut*, dans un couloir vide, sans le regard des surveillants. Elle cadre une jeune fille, rêveuse, appuyée contre un mur, les bras croisés, dans un léger flou, puis entame un travelling arrière dans le couloir. La jeune fille rétrécit en une petite silhouette, encadrée par les murs du couloir et les rangées de casiers [17]. Mais un dernier plan fait se dissoudre rapidement la mélodie, remplacée par le retour du son *in* : une femme chargée du ménage traîne un carton dans le couloir [18]... Sans transition, le film revient au bureau du CPE : un élève a frappé un de ses camarades.

Si le retour à la réalité est brutal, cette séquence, par sa singularité poétique et pensive, marque un discret tournant dans *High School* : comme si la musique avait semé chez les lycéens – et chez les spectateurs – les germes d'une attention à l'implicite autant que celles d'une subjectivité indisciplinée, que la suite du film s'attachera à faire entendre.